



**CÉDRIC HERROU**

# **Change ton monde**

préface de J. M. G. Le Clézio

LLL  
LES LIENS QUI LIBÈRENT



CHANGE TON MONDE



Cédric Herrou  
avec Marion Gachet Dieuzeide  
et  
Michel Henry

# CHANGE TON MONDE

Préface de J.M.G. Le Clézio

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

ISBN : 979-10-209-0904-6

© Les Liens qui Libèrent, 2020

Photographie de couverture : © Rebecca Marshall

## Préface

Un soir du printemps 2016, alors qu'il roule sur la route qui relie Vintimille à sa ferme de Breil-sur-Roya, Cédric Herrou croise une famille africaine qui marche sur le bas-côté. Un instant plus tard, revenu en arrière, il embarque ces gens dans sa voiture et les emmène chez lui, en attendant de les mettre dans un train. Dans leur regard, il peut lire la peur, l'attente, l'anxiété, mais aussi l'appel au secours, et, chez les enfants, la détermination, l'assurance de la jeunesse et l'expérience de la douleur. Ces regards lui vont droit au cœur et le lancent dans l'aventure qui sera désormais la cause et l'axe de son existence.

Lui qui n'a jusque-là pas fait grand-chose de sa vie, depuis son enfance dans le quartier populaire du nord de Nice où il est né – l'Ariane, qui n'a rien à voir avec les fusées spatiales, peut-être davantage avec le dédale féroce où règne le Minotaure, sorte de no man's land où ont été relégués les indésirables, les pauvres, les immigrés, les Gitans et aussi les vieux habitants du centre de Nice qui n'ont plus les moyens de vivre ailleurs –, lui qui est né mélangé, de

parents bretons, italiens, et même d'une grand-mère allemande persécutée par les nazis, réticent aux études, enclin à la rêverie, à la recherche d'une vie idéale en voyageant en Afrique subsaharienne, mais peu enclin à adhérer à un parti politique, méfiant vis-à-vis de tout ce qui peut lui sembler une société fermée, un club de privilégiés, il décide de partir en guerre contre le système, non parce qu'il s'engage en politique, mais parce qu'il ne peut pas, épidermiquement, viscéralement, accepter que des êtres humains, parce qu'ils ont une couleur de peau différente, parce qu'ils viennent d'un pays économiquement faible, soient refoulés à la frontière par une pratique violente, raciste, injuste et de plus contraire à toutes les lois édictées par la Déclaration universelle des droits de l'homme et par l'Europe.

C'est bien d'une guerre qu'il s'agit : guerre contre l'indifférence, contre les mensonges de la classe politique qui utilise la peur de l'étranger et la menace terroriste, guerre contre la brutalité d'une partie des forces de l'ordre, contre les arrestations abusives, les gardes à vue humiliantes. Guerre contre ce que Cédric Herrou découvre au long de ses actions et qu'il appelle avec justesse le « racisme d'État » : contrôles au faciès, interpellations suivies d'expulsions, déni des règles européennes du droit à l'asile, mauvais traitements et insultes, tout ce qui fait de la célèbre Côte d'Azur une zone de non-droit et l'un des endroits les plus dangereux de France. Pour tous ceux qui ont connu la frontière italo-française avant les accords de Schengen, la mémoire est encore fraîche du temps où les migrants sans papiers, poursuivis par la maréchaussée, trouvaient leur fin dans le ravin qui surplombe Menton, appelé justement et tristement « le Pas de la mort ».



Cédric Herrou, après avoir essayé un peu tout – notamment le monde du bateau, mais il est allergique à tout uniforme –, découvre sa voie dans l’arrière-pays niçois, dans la vallée de la Roya, où il s’installe dans une ferme qu’il réhabilite et commence la culture des oliviers et l’élevage des poules. C’est ce refuge, loin du tapage de la côte, qui lui sert d’accueil pour les migrants en attente de passer la frontière. Le paradoxe, c’est qu’à Breil on est déjà en France, mais le tracé de la frontière est tel qu’on ne peut y accéder que par l’Italie, en remontant le fleuve depuis Vintimille, ou en contournant par l’ouest, par Sospel et la route des cols. La Roya, c’est la vallée abandonnée, dans tous les sens du terme : parce que difficile d’accès, et parce que sa situation en fait une poche de clandestins, piégés par la frontière du bord de mer et par les barrages que la police des frontières installe sur la route de montagne.

Le livre qu’on va lire est la chronique de ce combat, écrit en mélange de dramatique, de drolatique, de tendresse et de colère. Le choix du refuge n’est pas dû au hasard. La vallée de la Roya appartient à cette géographie de la révolte qui a toujours existé dans l’arrière-pays niçois. Autrefois, les habitants avaient résisté aux envahisseurs, s’étaient vêtus de chemises de sarrau pour proclamer leur liberté. Plus récemment, les habitants se sont organisés en un comité, Roya citoyenne, afin de venir en aide aux migrants en difficulté – comme les riverains de la frontière entre les États-Unis et le Mexique cherchent à secourir les migrants clandestins épuisés et déshydratés.

J’ai personnellement vécu pendant la guerre la force de caractère des gens des vallées, où ma mère, ma grand-mère, mon frère aîné et moi avons trouvé refuge quand les Allemands sont devenus menaçants à Nice. Nous avons été

abrités jusqu'à la fin de la guerre dans la vallée de la Vésubie par des habitants de Roquebillière, qui prenaient des risques, puisque nous étions citoyens britanniques, comme les juifs ont été protégés par les habitants de Saint-Martin. Alors que le préfet Ribière organisait les raffles, nous avons survécu grâce à la générosité des habitants des villages de l'arrière-pays.

La situation des familles de migrants aujourd'hui est-elle différente? Je ne le crois pas. Quels que soient sa couleur de peau, son pays d'origine, sa religion ou sa langue, un fugitif est toujours un fugitif, surtout lorsque la guerre est la raison de sa fuite. Demander l'asile (frapper à la porte pour qu'on vous ouvre) n'est pas un voyage d'agrément. C'est être arrivé aux extrémités, au point de non-retour, après avoir franchi des obstacles, avoir frôlé la mort, avoir été victime des racketteurs, des violeurs et des voleurs, avoir échappé aux assassins. Dans cette situation, être secouru n'est plus une option, c'est un droit absolu, comme le droit à la liberté, à la fraternité, à la vie. Est-ce si difficile à comprendre?

Le récit de Cédric Herrou est passionnant, parce qu'il n'est pas seulement un récit. Il est au plus près de sa vie. Mener une action pour secourir les migrants clandestins, c'est s'exposer à la vindicte de l'État tout-puissant, qui dispose de l'autorité, de la force exécutoire, de l'appui de la majorité et même de l'opinion, trop souvent versatile et manipulée par les politiques. Cela signifie être harcelé, arrêté sans motif, menotté comme un délinquant, bousculé et malmené verbalement, enfermé dans ces locaux, honte de la démocratie française, que sont les cellules de garde à vue – promiscuité, saleté, lumière électrique jour et nuit comme un acte de torture. Cela signifie être traîné en

justice, mis en accusation par des procureurs malveillants et dédaigneux pour des motifs mensongers appuyés par de faux témoignages (pédophilie, trafic de faux papiers, racket, outrage à agents de l'autorité). Cela signifie être sous la menace de représailles, être accusé d'être un passeur, un proxénète, un traître à la nation. Pour accepter tout cela, il faut être plus que courageux. Il faut faire preuve d'obstination, d'inflexibilité. Il faut savoir aussi, à l'occasion, se montrer humoriste. Lorsqu'on lui demande en public, lors d'une rencontre à Saint-Malo, pourquoi il s'est lancé dans cette aventure, Cédric Herrou répond simplement : « Si je ne l'avais pas fait, ma mère m'aurait disputé ! »

On serait tenté de dire que l'obstination de Cédric Herrou a fini par payer. On serait tenté de le croire, après tant de combats remportés, de condamnations annulées en appel et de sympathie gagnée auprès d'un plus large public. Surtout, après cette extraordinaire victoire du 6 juillet 2018, lorsque le Conseil constitutionnel proclame le principe de fraternité, qui autorise n'importe quel citoyen à venir en aide à un migrant en difficulté sans avoir à se soucier de son statut juridique ni à lui demander son identité. C'est en effet un grand pas franchi par la législation vers le droit à l'asile des migrants sans papiers, et c'est grâce à Cédric Herrou que ce droit est en progrès en France. On pense à la fameuse phrase de Martin Luther King : « Les hommes ont appris à nager comme des poissons, à voler comme des oiseaux, mais ils n'ont pas encore appris l'art tout simple de vivre ensemble comme des frères. »

Pourtant, il serait prématuré de penser que tout est résolu. La migration des peuples fuyant les pays en guerre (ou en état de famine, ce qui est une autre forme de guerre) n'a pas disparu pour autant. Ils continuent d'affluer, mais

l'Europe, plus organisée, plus vindicative aussi, semble réussir à interrompre la route des migrants avant même qu'ils ne touchent aux frontières, en Italie, en Grèce, dans les pays de l'Est ou en Turquie. Les navires militaires sont utilisés en partie pour cette sinistre besogne, en Méditerranée comme dans l'océan Indien ou en Guyane. Les scènes tragiques auxquelles on pouvait assister au début des années 2010, quand les migrants menaçaient de se jeter à l'eau ou naufrageaient sur les côtes de la Sicile, n'ont plus lieu, mais, en amont de l'immigration, dans les pays où le trafic des humains est devenu monnaie courante, on assiste à des scènes plus tragiques encore dans lesquelles les migrants sont capturés, rançonnés, parfois violés ou assassinés, sans que le monde riche en soit affecté.

Le récit de Cédric Herrou se termine sur cette note pessimiste, mais le militantisme reste de mise. Nous ne pouvons pas ignorer ce qui se passe, regarder ailleurs. La rencontre des migrants avec l'association Emmaüs, fondée par l'abbé Pierre, permet d'espérer un sort meilleur, au moins pour ceux qui auront réussi la double épreuve du passage de la frontière et de l'accès à la demande d'asile. Il me plaît assez que l'action du vieux militant de la cause des déshérités des années 1950 connaisse ce renouveau, et, puisque l'on s'interroge sur la nécessité de renommer la salle de l'Assemblée nationale fâcheusement illustrée par le ministre Colbert, artisan de la traite, je proposerais volontiers qu'on lui donne le nom du plus vaillant de ses membres : l'ancien député connu sous le nom d'abbé Pierre.

Aider les autres, secourir ceux qui en ont besoin, ouvrir son cœur et ses bras, ce n'est pas une question de choix.

## PRÉFACE

«Aidez-moi à aider», disait l'abbé Pierre. C'est le sens du combat de Cédric Herrou. À chaque temps son héros. Dans ce monde ruiné par la quête du profit, par l'indifférence et la haine, Cédric Herrou est notre héros.

J.M.G. Le Clézio,  
Nice, 16 août 2020



1.

## Primavera

La moto dévale la route sinueuse de la vallée. Sa trajectoire est semblable à une corde tendue. À plein régime, elle ronronne tel un vieux tracteur dont l'écho rebondit sur les falaises encaissées, couvertes de jeunes forêts de chênes blancs, de pins, de genêts et d'oliviers. Sur la façade de bâtiments décrépits aussi gris que la roche du lit de la Roya, on distingue à peine quelques lettres effacées : « Douanes. » Le passager a les poings serrés, agrippés à la veste du conducteur. Ils sont partis de la Roya, vallée dont les sommets encore recouverts de neige avoisinent les trois mille mètres d'altitude.

Ils ont traversé Breil-sur-Roya, où, contrairement aux cimes blanchies, les oliviers tiennent déjà du bout de leurs branches de petites grappes de fleurs blanches. Certaines commencent à s'ouvrir, laissant échapper une odeur douce et sucrée qui annonce une huile au goût d'amande, d'artichaut, d'herbe fraîchement coupée ou, selon la maturité, de foin séché. Cette belle vallée relie les sommets enneigés du bas du Piémont à la mer Méditerranée, la France

à l'Italie. Deux territoires qui se partagent un même paysage, empruntent les mêmes chemins, boivent la même eau, cultivent la même terre selon les mêmes rites. La Lune, maîtresse des cultures, y a plus de pouvoir que les écritures.

La moto a passé depuis quelques kilomètres la frontière, ce no man's land où de vieilles bâtisses, italiennes comme françaises, témoignent d'une époque révolue. Elle longe toujours le fleuve de la Roya jusqu'à son embouchure à Vintimille, petite ville transalpine touristique connue pour son marché de contrebande, puis vire à l'ouest en direction de Menton. À une centaine de mètres de la frontière du bord de mer, la voix aiguë et soudaine du passager retentit :

– Fais gaffe, y a les flics !

Une centaine d'hommes à la peau couleur ébène sont installés sur les brise-lames, ces blocs de pierre destinés à casser les vagues. De part et d'autre de la route, des policiers italiens et français se dressent comme des statues, les bloquant dans une ambiance oppressante. Le conducteur croit distinguer des langues qui s'entremêlent : français, italien, anglais, arabe. Il reconnaît aussi des visages de sa vallée et leur demande ce qui se passe : les personnes à la peau d'ébène sont des « migrants » que ni l'Italie ni la France ne veulent. Ils se sont installés sur les rochers et menacent de se jeter à la mer si la police essaie de les déloger ; et ils ne savent pas nager. Sur le trottoir s'amassent des monticules de bouteilles d'eau et de produits de première nécessité. Un groupe électrogène alimente une enfilade de multiprises rechargeant des dizaines de portables.

C'est la première fois que le motard voit ce type de campement en Europe. Il croise le regard d'un jeune d'une vingtaine d'années. Une cicatrice sous l'œil droit, le blanc des yeux un peu jaune, il ne lui inspire pas spécialement



confiance. Le jeune lui sourit. Mal à l'aise, le motard esquisse un vague hochement de tête et remet son casque. Quelques mètres plus loin, il est contrôlé par des policiers italiens qui prennent ses papiers en photo et lui demandent ce qu'il fait là.

– Rien.

– OK, buona giornata.

Quand le motard embraye, il se sent mal. Son passager semble peser une tonne. Des sentiments contradictoires naissent en lui, mélange d'empathie et d'incompréhension. Qui sont ces gens? D'où viennent-ils, que fuient-ils? Pourquoi ont-ils fait un voyage si périlleux pour s'échouer sur ces rochers? Que veulent-ils, qu'attendent-ils? Quels sont leurs projets, en ont-ils?

À les voir comme ça, entassés, agglutinés, il ne distingue plus l'individu, il voit un groupe – et un groupe, ça fait forcément peur. Il n'arrive pas à penser ces hommes singulièrement, il les pense en masse, sous le nom commun et générique de « migrants ». Comment être empathique face à ces êtres agglomérés? Toutes ces questions l'effraient. Il rentre chez lui, puis les oublie.

2.

## Ma première fois

Un an plus tard, printemps 2016. Cette fois-ci, je ne suis pas à moto, mais dans ma fourgonnette C15, je remonte cette même route dans l'autre sens, de Vintimille à Breil-sur-Roya. Cette voie sinueuse, je la connais par cœur, et j'enfile les virages avec la mauvaise habitude de tenir une bière dans une main, une cigarette dans l'autre. Soudain, dans l'obscurité, j'entrevois des silhouettes qui marchent le long de la route. Interrompu dans mes rêveries, je donne un brusque coup de volant pour les éviter. Ma gorge se serre, j'écrase ma clope et continue ma route.

C'est jeudi soir, je viens comme chaque semaine de livrer mes œufs, ma pâte et mon huile d'olive à Nice. Voilà plusieurs années que j'ai trouvé des clients respectueux de l'agriculture, pas de simples commerçants « consommateurs ». Quand il y a une baisse de ponte à cause de la météo ou d'une attaque de renards, ils comprennent ; une semaine ils n'ont pas grand-chose, la suivante ça va mieux. Ce sont les aléas de la paysannerie.

Mais que font ces gens-là sur la route? J'ai cru voir des gosses... La nuit est si obscure, ils n'ont pas de lampe, j'ai peur qu'ils se fassent écraser. Fait chier. Demi-tour. Revenu à leur hauteur, je distingue les deux enfants et leurs parents. Il doit être minuit. Leur peau est aussi sombre que la nuit mal éclairée par mes phares. Je leur propose de monter à l'arrière, au milieu des caisses d'œufs vides. Ils veulent rejoindre une gare. Mais à cette heure tardive il n'y a plus de train. Je les invite à venir chez moi et leur propose de les accompagner le lendemain.

Parvenu au bas du sentier escarpé qui mène à mon domicile, je sens qu'ils prennent peur. En contrebas, la Roya fait rouler ses flots vaguement menaçants. De l'autre côté, à flanc de montagne, la pente s'élève vite et on n'y distingue pratiquement rien à travers la végétation. C'est par là qu'il faut grimper. Pas très rassurant. Ce barbu aux lunettes rondes pourrait les kidnapper, les dépouiller ou pire, comme cela arrive bien souvent sur les chemins de l'exil...

Seuls les deux enfants paraissent en confiance, c'est ce qu'il y a de bien avec les gosses: pas besoin de parler, les regards suffisent. La mère a l'air exténuée et boite; le père, grave, reste silencieux. Nous montons à la queue-leu-leu, j'ai un gamin dans les bras, le plus grand marche derrière à la lumière de ma lampe frontale.

J'ai acheté ce coin sauvage en 2002, tout défriché et retapé. Inutilisé depuis la guerre, le vaste terrain en pente était comme une jungle, la maison presque en ruine. Ici, j'ai relancé les oliviers et je soigne mes poules. Je suis heureux, loin de ce monde qui m'insupporte souvent. Voilà qu'il me rattrape.

Nous ingurgitons un repas en vitesse. L'homme se couche sur le canapé, la femme avec ses deux enfants sur un matelas

jeté au sol, sous quelques couvertures. Je monte dans ma chambre sur la mezzanine, juste au-dessus d'eux, mal à l'aise, mais rassuré de ne plus les savoir sur le bord de la route. Après avoir moi-même fait des milliers de kilomètres en stop, je ne pouvais pas laisser des gens sur le bas-côté.

Le matin, je suis réveillé par une odeur de café, le matelas est rangé, les couvertures pliées, ils sont tous les quatre dehors sur la petite terrasse. Je me sers des quelques mots d'arabe appris durant mon voyage en Afrique pour leur dire que je vais acheter du pain. Un prétexte pour être seul cinq minutes et réfléchir.

3.

## Persona non grata

Sur le chemin de la boulangerie, j'appelle Françoise Cotta, une amie mi-punk, mi-bourgeoise, excentrique et honnête. Avocate pénaliste réputée à Paris, elle a une maison à Breil, où elle séjourne régulièrement. Elle décroche et, sans aucune gêne, m'annonce que je la dérange. D'après elle, son franc-parler légendaire lui vient d'un accident cardiovasculaire subi voici quelques années; depuis, elle est sans filtre. Mais sa réponse fuse: elle m'aidera à les faire sortir de la vallée.

La petite famille pourrait sans problème prendre le train à la gare de Breil-sur-Roya, à cinq minutes de chez moi en voiture. Mais ce serait leur tendre un piège. À la gare suivante, celle de Sospel, les contrôles sont systématiques, et ils risquent d'être arrêtés puis renvoyés en Italie. Je repense à certains militants aperçus sur les rochers de Menton l'année passée: membres de l'association Roya citoyenne, ils essaient de mobiliser les habitants de la région pour distribuer des repas aux migrants bloqués à Vintimille ou héberger ceux qui s'égarerent dans la vallée. Mais je préfère ne pas

les appeler, de peur qu'ils ne me tannent pour participer à leurs actions et héberger plus de monde.

#### POINT DE PASSAGE «AUTORISÉ»

Quitter la Roya n'est pas facile, car depuis plusieurs mois on a vu sortir de terre des barrages policiers. La première fois, c'était au niveau du pont de Nice, au croisement de la route pour Sospel. Depuis le nid isolé sur les hauteurs où habite mon frère, on s'amusait à épier les gendarmes. Ils s'ennuyaient entre deux contrôles et jouaient à la guerre avec leurs fusils-mitrailleurs, comme des gosses. Ils arrêtaient chaque voiture pour demander ses papiers au conducteur. Mais les habitants de la vallée, pas du genre disciplinés, commencèrent à emprunter un autre chemin, en contrebas, pour les contourner. Quand les gendarmes comprirent, ils déplacèrent le barrage plus loin, à Sospel. Dans le jargon, ces checkpoints sont nommés PPA (point de passage autorisé). Enfin, « autorisé », c'est ironique. Le contrôle est ciblé et, pour eux, pragmatique : on n'exige les papiers que des personnes dont le faciès évoque une origine étrangère. Le coffre est ouvert, pas de recherche d'armes ni de drogue : seuls les « migrants » les intéressent.

Puis d'autres barrages ont été installés : au niveau de l'ancienne frontière du bord de mer à Menton, au péage de La Turbie sur l'autoroute A8 reliant Vintimille à Nice, dans les gares ferroviaires de Menton-Garavan, Breil et Sospel. Nous étions en train de vivre « le rétablissement des contrôles aux frontières » – ou comment ériger des barrières théoriquement disparues depuis des décennies. On avait déjà subi ce type de contrôles durant le G20 à Gênes en 2001, mais sans lendemain. On croyait que, en cet automne 2015, ce serait

pareil. Erreur. Les barrages n'ont plus jamais bougé. Et ils furent utilisés contre nous, habitants de la Roya. Désormais, nous étions tous des passeurs en puissance.

Le premier PPA est apparu aux alentours du 10 novembre 2015, juste avant l'organisation à Paris de la COP 21, le grand rassemblement des géants de la planète censés prendre des mesures pour le climat. Ce barrage visait certains activistes perturbateurs, notamment allemands et italiens. Mais, après les attentats du 13 novembre au Bataclan et au Stade de France, la fermeture des frontières, qui ne devait durer que le temps de la COP 21, a été maintenue, officiellement pour lutter contre la menace terroriste. En réalité, ces checkpoints servent à empêcher les migrants d'entrer. La France préfère qu'ils restent bloqués de l'autre côté. Tant pis si l'Italie, qui reçoit alors des centaines de milliers de personnes après leur traversée de la Méditerranée, ne peut gérer cet afflux.

#### SENSATION D'INACHEVÉ

Je retrouve la petite famille avec du pain frais, puis je m'occupe des poules et du potager. Quand je reviens vers midi, la femme semble heureuse de préparer le déjeuner pour ses enfants, une sorte de ratatouille niçoise façon soudanaise, avec du riz. Je leur fais remarquer avec humour que nous avons le même régime alimentaire. Les enfants ont l'air détendu, mais le père reste grave et anxieux. La mère est à l'aise, elle examine cette petite maison de campagne d'un air rieur. Elle ne pensait pas qu'en France les gens pouvaient vivre dans de telles habitations: une vieille bâtisse d'une trentaine de mètres carrés, accessible uniquement par un petit chemin pédestre, loin de tout. Elle est protégée

par d'antiques tuiles marseillaises en terre cuite, le sol a été retapé d'un parquet en bois de mélèze, essence locale qui domine les sommets des montagnes. Des fils électriques courent dans l'angle des murs, alimentant deux ampoules et une prise. La cuisine se résume à une gazinière; la salle de bain, équipée d'un chauffe-eau à bois, est séparée par un rideau du minuscule salon, qui sert aussi de bureau. Une fenêtre dont le vieux bois a été tordu par le temps sec laisse apparaître entre ses deux battants la lumière du jour.

Avec Françoise, nous avons prévu de les faire passer deux jours plus tard. La technique n'est pas très compliquée: une voiture devant ouvrir, et une autre derrière charge. Si la voiture ouvreuse rencontre un contrôle, elle prévient la suivante, qui change de trajet. Le jour du départ, nous sommes tous un peu stressés, à part Françoise, excitée et confiante. Nous empruntons la vallée de la Bévéra pour éviter l'Italie. Dans la voiture, le silence règne. Ils ont peur, et moi je suis gêné par cette situation troublante qui m'oblige à cacher des gens pour qu'ils puissent fuir la vallée où j'aime vivre.

Nous les conduisons sans problème dans une gare au-delà de Nice. Françoise pleure quand ils montent dans le train. Ses larmes révèlent une fragilité que, dorénavant, elle ne pourra plus cacher. Quelque chose me trouble, une sensation d'inachevé: tant de stress et de logistique juste pour leur permettre d'avancer de moins d'une centaine de kilomètres, sans savoir ce qu'il adviendra d'eux? Je ressens une émotion nouvelle, entre peur et dégoût, compassion et résilience. Un nœud dans la gorge m'empêche de trouver les mots. Mon corps se noie dans des larmes intérieures.



4.

## Douter

Avoir hébergé cette petite famille me chamboula, alors que je ne l'aurais sans doute pas regardée si je l'avais vue auprès des « migrants » sur les rochers de Menton. Je continuais mon bonhomme de chemin. Quand je croisais des personnes remontant la Roya, je ne m'arrêtais pas. Les aider s'avérait trop compliqué, j'avais peur que ces émotions inconnues ressurgissent, et ça pouvait m'attirer de sacrées emmerdes.

Pourtant, ma jeunesse m'avait appris l'inverse. Je suis né dans un quartier niçois, l'Ariane, que l'on qualifie volontiers de « populaire ». Populaire non pas au sens du peuple dans son ensemble, mais du peuple à la marge de la société, parqué là en raison de sa classe sociale, de sa couleur de peau ou de ses origines. On dit quartier populaire pour ne pas dire ghetto de Noirs, d'Arabes ou de pauvres. Là, très tôt, j'ai appris à être indifférent à la différence. Nous étions « nous », les Black-Blanc-Beur. Ils étaient filles et fils d'immigrés, je l'étais aussi. Fier de mes amis, de leur famille, de leurs racines et de leurs histoires.

Quand j'avais sept ans, nous sommes devenus famille d'accueil. Ma mère travaillait pour la protection de l'enfance. Mes parents prenaient chez eux des enfants qui n'étaient pas les leurs. Ils nous ont appris à partager nos jouets, nos goûters, nos chambres, nos parents, nos vies. Ils m'ont inculqué la fraternité par le partage. Qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs, ces enfants faisaient partie de notre famille, pour un temps ou pour toujours.

Hortense, on est allés la chercher à la pouponnière, elle avait quelques mois. Avec Morgan, nous l'avons aussitôt accueillie chaleureusement, comme des grands frères. Elle est restée jusqu'à ses vingt ans, et mes parents lui ont alors proposé de prendre notre nom. Elle est devenue ma sœur. J'ai grandi avec ces gamins en manque de sécurité, que leur foyer originel n'offrait pas. Ma mère m'a appris que l'adulte a un devoir de protection envers eux. C'était sa façon à elle de changer le monde.

Mais, à l'adolescence, la réalité du monde m'a éclaté aux yeux, ingérable. Afin de ne pas sombrer dans la colère, j'ai choisi l'exil des montagnes. M'éloigner du monde des « autres », celui des insensibles et des blasés, qui peuvent vivre sans états d'âme près de la misère, qui s'en protègent en la stigmatisant ou en la méprisant.

Mon refuge, la Roya, m'a coupé du monde. Pour vivre libre et heureux, il fallait vivre caché, loin de la réalité. Je suis venu dans la vallée pour réaliser mes désirs d'enfant : être un homme libre dans une cabane sur la montagne. À partir de là, j'ai vécu de ma terre. Malgré tout cela, je me demandais encore que faire en voyant ces gens démunis le long de la route, et je ne prenais pas les marcheurs en stop parce qu'ils étaient noirs ! Je nageais en pleine contradiction.

## AFRIQUE

À dix-neuf ans, en 1999, je suis parti plusieurs mois en Afrique, sans trop savoir pourquoi au départ. Peut-être s'agissait-il juste de fuir, de rencontrer d'autres cultures et de voir si elles étaient compatibles avec la mienne. J'ai pris ce voyage comme une marche initiatique qui me libérerait et me permettrait de rejoindre une part de ce moi oublié, perdu. À l'école, on n'apprend pas l'intuition, on la détruit. Je suis parti pour redécouvrir ces intuitions qui me conduisaient, petit, à trouver le monde des adultes vide, émotionnellement vide. J'y allais pour me faire enfin confiance, en acceptant de me tromper. Pour décider enfin par choix, et non selon le hasard.

Certains disent qu'il faut « faire confiance au destin », mais j'emmerde le destin ! Y croire, c'est croire en une toute-puissance, et ce n'est pas mon cas. La seule chose qui pourrait s'y apparenter, c'est la terre, créative et créatrice, mais si fragile qu'elle n'a rien d'une toute-puissance. Il n'y a que les paysans ou les jardiniers pour comprendre la fascination et le respect que j'ai pour elle.

Le destin est inerte, car déjà tracé. Croire en une destinée et en un chemin unique, c'est effacer son intuition, se rendre irresponsable. Je suis persuadé au contraire qu'il existe des milliers de chemins possibles. Plutôt que de destin, je parlerai d'intelligence profonde. Écouter son instinct ne mène pas forcément à des choses douces et simples. On peut se retrouver dans de grosses galères, à avancer à l'aveugle, comme je l'ai fait trop souvent dans ma vie. Mais, comme dirait Morgan, mon frère, « le confort endort ». Il lisse la vie.

J'ai traversé le Maroc et la Mauritanie jusqu'au Sénégal. Je voulais pousser jusqu'au Ghana, mais la précarité m'avait

épuisé. On m'a piqué mon argent et mon passeport à Dakar, et ma grand-mère, dont j'étais très proche, était décédée en mon absence. Je suis rentré précipitamment en France à l'automne 1999. Un choc. Je retrouvais mes vieux potes de Levens, une petite commune au-dessus de Nice où mes parents avaient déménagé après l'Ariane. Rien n'avait changé: assis sur les bancs du jardin public, je reprenais les discussions là où je les avais laissées. Pour eux, le temps s'était figé, alors que pour moi tout s'était accéléré.

#### RÊVES DE CABANE

Comme je ne voulais pas rester en France, j'ai acheté une Mercedes 300 break en Allemagne. Mon but: repartir en Afrique. En attendant, je dormais dans la bagnole. Fêtard sans limite, je brûlais mes économies en teufs et en haschich, cherchant le plaisir immédiat tous les soirs dans des bars ou chez des potes. Puis, une nuit de pluie, ma voiture percuta un parapet: pare-brise fissuré et capot défoncé, mon projet africain était compromis. Je continuais à dormir dans cette épave roulante, au bout d'une piste forestière, par moins dix degrés.

Pour vivre, je travaillais comme mécanicien en intérim, mais je changeais régulièrement de poste, au fil de mes démissions impulsives déclenchées par les réflexions désobligeantes d'un chef. Je ne supportais ni l'autorité ni l'injustice, et je n'étais pas fait pour être salarié. J'ai testé saisonnier sur des voiliers (accastillage, gréement), mais le milieu du nautisme ne me convenait pas à cause de ce faux copinage à entretenir pour trouver du travail. J'ai alterné plein de boulots, allant de travaux acrobatiques sur corde